

Aigre-douce route du poivre...



Poivre rouge

Un voyage, un séjour d'un mois au Cameroun permet de se poser beaucoup de questions, de rencontrer des personnes tellement diverses aussi bien des saints, des charmeurs que des calculateurs et des imbéciles !

Pourquoi un mois entier ? Pour prendre mon temps dans un pays où celui-ci est « élastique »... L'un des objectifs de cette « mission » était de serpenter en rencontrant des communautés de pygmées baka sur ce que j'ai appelé la Route du Poivre, aux alentours de la piste directe s'étirant sur 500 à 600 km, dans des conditions encore bien floues en me posant à Yaoundé.

Vol direct Paris / Yaoundé avec une très bonne impression à l'aéroport terminus : formalités administratives expédiées comme jamais, bagages déglutis à la vitesse grand V, aucune fouille à la douane. Je détenais pourtant un bazar pas possible, de quoi monter un petit supermarché dans la rue : des téléphones portables, des appareils photos numériques, des médicaments, plusieurs douzaines de paires de lunettes, des sacs à main, des chaussures à talons, des vêtements, des milliers d'euros, etc. et ... 8 flexibles de douche !!!

Le tapis rouge était au rendez-vous : deux bonnes Sœurs guillerettes, Thérèse et Anne-Marie, étaient là pour l'arrivée « du Père ». Cette appellation, dont on m'affuble une fois sur deux, a été confirmée pendant tout ce séjour par les enfants, les laïques et de nouvelles Sœurs rencontrées, me gratifiant d'un « mon Père » long comme le bras. Certaines fois j'ai d'ailleurs pris un malin plaisir à ne pas perdre de temps dans une rectification hasardeuse, car c'eût été terriblement décevoir l'interlocuteur...

Il me fallait prendre le car, comme d'habitude, pour gagner Bertoua. L'asphaltage de la nouvelle route progressant, l'agence MELO Voyages met maintenant sur la ligne des gros cars de 70 places avec les bagages en soute et non plus arrimés sur la galerie : le charme est rompu mais ma seule grosse valise sélectionnée (avec ses 8 flexibles de douche pour la nouvelle Maison d'Accueil des Sœurs à Kaigama) ne s'envolera pas vers la brousse comme en 2008. Le temps était bien pluvieux au départ, et de bonnes douches sont encore tombées en route ; un vasistas fuyait au point que les passagers au-dessous ont dû migrer et voyager debout pendant un bon moment... Moi j'étais heureusement bien à l'abri ainsi que ma jeune voisine Célestine, 17 ans et sa petite Grâce, 6 mois. Célestine, à qui j'ai appris les rudiments du Sudoku, a bien pigé mon jeu de mots : « le voyage est bon, MELO coule... » Cinq heures de voyage au lieu des 6 à 8 de ces années dernières et pas de poussière (peu de piste et pluie).

À l'arrivée, nouveau tapis rouge pour « le Père » avec Sœur Jeanne-Françoise et un chauffeur d'occasion pour le 4 x 4. Comme Célestine avait, non seulement Grâce dans les bras, mais au bas mot 80 kg de sacs et équipements divers, avec un téléphone portable sans unités pour prévenir ses parents de son arrivée, j'ai pris le relais pour essayer de les appeler avec le mien, mais en vain. Alors le 4 x 4 et l'équipe les a déposées directement chez elles, d'où une reconnaissance quasi-éternelle... Quelques jours plus tard elle était chez Sœur Thérèse pour apprendre à fabriquer le yaourt de soja en espérant pouvoir en vendre dans son quartier, en attendant sa rentrée scolaire en seconde (elle n'était pas encore inscrite dans un lycée début décembre !). Mais des rumeurs de choléra ont déjoué ses plans, ce type de produit frais devenant interdit de vente en ville...



Célestine et le yaourt de soja

Il fallait, en quelques jours, organiser la Route du Poivre comme d'autres préparent la Route du Rhum : composition de l'équipe, moyens de transports, moyens financiers, durée de la mission, contacts à prendre avant de partir, etc.

Sœur Thérèse ayant d'excellentes relations avec M. Bastin, Directeur à Douala d'une grosse société forestière ALPICAM, lui avait demandé si, d'aventure, il n'aurait pas un 4 x 4 pour nous aider pendant tout ou partie du périple ; mais ce n'était pas possible car il avait quantité de missions sur le terrain mobilisant tous les véhicules. Le 4 x 4 des Sœurs en bon état, mais avec des pneus usés jusqu'à la corde, ne pouvait pas s'aventurer dans ce dur rallye. Nous nous sommes donc rabattus sur les fameux transports en commun de la Province de l'Est, monopolisés par ALLIANCE Voyages et ses « 1000 kg » Renault de l'époque...

Quant à la composition de l'équipe, le suspens a été entier jusqu'au départ, retardé de 24 heures faute de combattants. Sœur Thérèse toujours volontaire pour sillonner le Cameroun et retrouver Moloundou et ses Baka, au début pressentie, n'a pas été retenue pour participer à cette mission a priori longue alors qu'elle avait fort à faire à Bertoua (constructions de Kaigama, dédouanement du nouveau conteneur arrivant de

Normandie, retraite spirituelle sans cesse retardée à ne pas passer à la trappe, etc.).

Elodie, secrétaire perpétuelle de Sœur Thérèse, avait été sélectionnée pour y participer ; elle travaille aussi dans la gestion sur ordinateur de l'hôpital ; et une fois par mois elle part une semaine, toujours avec l'ordinateur, dans les camps de réfugiés (5000 personnes depuis 5 ans) à la frontière de la Centrafrique, avec le HCR, la Croix Rouge et les BIR (Brigades d'Intervention Rapide) pour la distribution des rations alimentaires du PAM (Programme Alimentaire Mondial) : autant dire que cette petite bonne femme qui n'a pas froid aux yeux et bien au courant de notre problématique, avait le profil recherché pour se lancer sur la Route du Poivre.



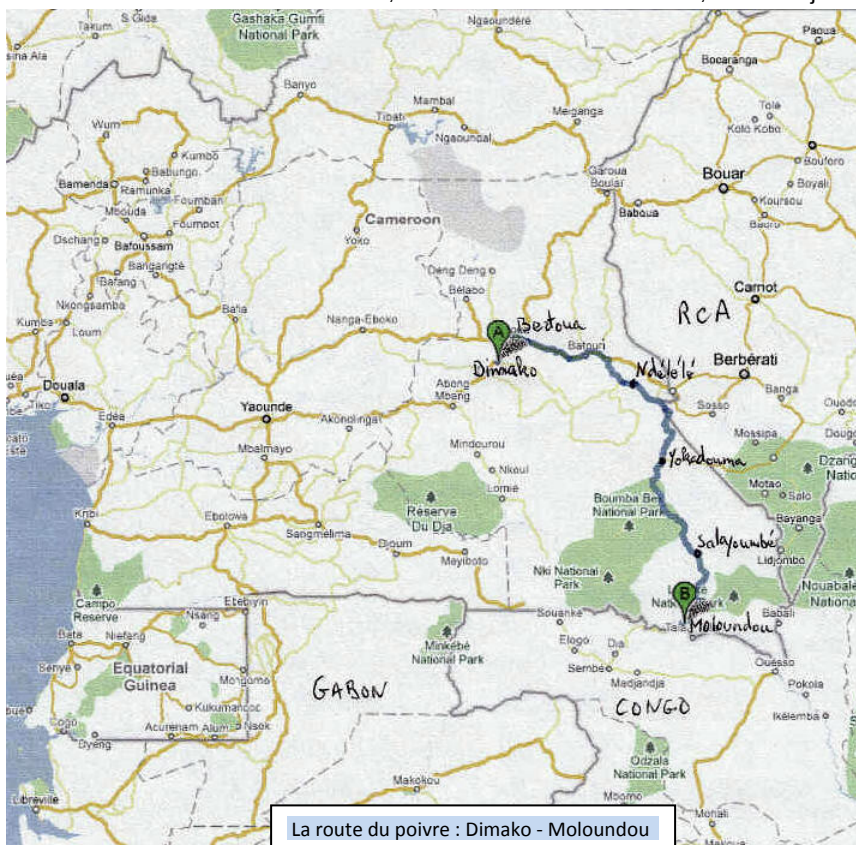
Pierre – Noël – Elodie

Il nous fallait aussi, c'était essentiel, un pygmée baka connaissant parfaitement le milieu et interprète de surcroît : Sœur Thérèse a donc voulu faire appel tout naturellement à son protégé Pierre qui a le niveau Bac, grâce à elle... On le localisait vers Lomié (à l'ouest de Moloundou), trimant dans sa belle-famille mais sans téléphone portable ni réseau. En appelant une call-box (cabine téléphonique le plus souvent sans cabine, avec ou sans ombrelle ou parapluie mais avec un téléphone portable et un opérateur) et en envoyant de l'argent elle pensait pouvoir le faire prévenir, sans en avoir la certitude et sans savoir quand il allait nous rejoindre... Le dimanche il n'était toujours pas là pour un départ prévu le lundi à l'aube. C'est alors que le plan B a été déclenché en demandant à Noël, autre pygmée de haut niveau (il a participé à la conférence de Copenhague l'an dernier sur le réchauffement climatique), facile à contacter et proche. Mais le départ a dû tout de même être retardé d'un jour. Et c'est donc le mardi matin à 6h que j'ai appelé Elodie, chargée de récupérer les 3 billets de cars à la gare routière, pour lui annoncer qu'il en fallait un 4^{ème}, Pierre étant arrivé de Lomié à 4h du matin ! Sa réaction a été : « mais ce n'est pas possible, il faut en supprimer un (pygmée) ! » ce qui n'était humainement évidemment pas

possible mais nous a bien fait rire. Tout au long de ce voyage ces 3 mousquetaires prévus, en réalité 4, ont formé une excellente équipe, riche de sa diversité et de son humour permanent.

Sœur Thérèse avait téléphoné à son réseau de bonnes Sœurs de toutes congrégations, disséminées sur notre trajectoire pour les aviser de notre passage avec les motifs de notre visite, à une date fort approximative pour ne pas dire indéterminée... Prévenir les religieuses amies c'est une chose, mais contacter des communautés pygmées baka dans leur environnement en est une autre ! Aussi avions-nous prévu de faire quelques escales rapides à l'aller pour prendre les contacts nécessaires afin de prévenir quelques communautés de notre passage au retour. Mais très vite nous nous rendons compte que ce système ne peut fonctionner quand on ne maîtrise pas l'espace temps, ne disposant ni d'un véhicule privé ni de moyens de communication adaptés...

La première étape nous a conduits sans encombre de Bertoua à Yokadouma et m'a permis de me remettre dans le bain des cars Renault omniprésents sur ce parcours. Quelle cure de jouvence ! Je me retrouvais 44 ans en arrière, à mon arrivée en Côte d'Ivoire comme coopérant. Les mêmes cars, ces 1000 kg Renault, alors plutôt neufs, s'affichaient crânement « *Dieu est grand* », « *S'en fout la mort* » en fonçant sur les pistes de Côte d'Ivoire. A l'époque, j'étais seulement spectateur car j'avais à ma disposition des voitures de service. A l'escale de Batouri, m'exclamant de la robustesse de ces engins, le chauffeur de mon car m'a indiqué justement un de ces véhicules... immatriculé en 1966 ! Il m'a dit combien ils étaient renforcés, blindés mais avec toujours la même carrosserie : il faut parfois être deux pour ouvrir la portière qui tient avec des fils de fer. Résolument, à l'arrière de ces véhicules, il est toujours



La route du poivre : Dimako - Moloundou

inscrit : CU (charge utile) 1226 kg, alors qu'ils transportent une trentaine de personnes compressées (60 kg x 30 = 1800 kg) et bien plus de la tonne sur le toit...

La montée dans ces cars se fait par appel, dans l'ordre de réservation des billets. Je me suis donc assis, à mon tour, quelque part vers le milieu du car. Mais bien avant de partir (il faut attendre que le car soit plein à craquer et que les colis et autres régimes de bananes plantain soient arrimés sur le toit), l'ordonnateur me fait bizarrement régresser au dernier rang : je sens le coup monté mais obtempère sans moufeter... Le car part enfin mais s'arrêtera une vingtaine de km plus loin pour faire... le plein de carburant, dans un hameau minuscule ! Il n'y a pas de station service mais seulement de gros jerricans de fioul qui circulent : sans doute quelque trafic juteux. C'est à cette occasion que le chauffeur me récupère facilement au fond du car pour me faire grimper dans la cabine de pilotage c'est-à-dire en « première classe ». Les derniers seront les premiers... ça vous dit ? Mais pourquoi moi, qui n'ai rien fait et surtout rien demandé ? Mais parce que je suis un Blanc, pardi ! Systématiquement, les autres fois, je serai directement placé au premier rang du car et jamais rétrogradé... De deux choses l'une : ou bien le Blanc passe à la casserole, ou bien on le caresse dans le sens du poil, il pourrait toujours servir ! Je me retrouve donc en 1^{ère} classe, coincé entre un représentant du HCR et un inspecteur des écoles, et le chauffeur bien sûr. Ce véhicule, quelle tenue de route remarquable sur ces pistes très dégradées où la tôle ondulée alterne avec les nids de poules et la roche mère en 3D ! Mais gare aux nombreux grumiers de 50 tonnes qui déboulent plein pot, dans un nuage de poussière rouge, une route de trois jours pour eux jusqu'au port de Douala. D'où le triste état des passagers à l'arrivée à Yokadouma, rouges de poussière collante qu'une seule douche aura du mal à décapoter complètement...

Nous ne passerons qu'une petite journée à Yokadouma. Et en route pour Salapoumbé avec un clando (voiture et chauffeur clandestins loués) trouvé sur recommandation. Mais il se trouve que la petite Toyota n'est absolument pas adaptée à cette piste infernale où seuls les 4 x 4 sont à l'aise, et encore la piste est-elle sèche. Et nous tombons en panne... Notre chauffeur clando – je l'apprendrai par la suite quand il me clamera le nom latin du palmier à huile, *Elaeis guineensis* – est ingénieur agronome, travaille pour quelque officine écologique de la forêt et, pour mettre un peu de beurre dans les épinards, fait du transport clandestin de voyageurs. Mais étonnamment il n'y connaît rien côté mécanique. Il va donc enfourcher une moto de passage pour aller chercher du secours et reviendra une heure plus tard avec un mécanicien volant qui ne mettra que quelques minutes à détecter la panne : un câble électrique décroché... Du coup le mécanicien est gardé en otage et se serre derrière avec mes trois collègues de la route du poivre : bien nous en a pris car nous sommes retombés en rade pour le même motif.

Avec ces incidents de route nous avons dû rouler de nuit et ne sommes arrivés à notre destination que vers 21h. Evidemment au grand hôpital de Salapoumbé, personne ne nous attendait (pas de réseau pour les appeler directement et nous étions sur la route de toute

façon hors réseau) et nous n'avions rien à faire aux Urgences ! Heureusement la Sœur Geneviève, parfaitement ignorante de notre mission mais connaissant parfaitement les coups montés de Sœur Thérèse, était encore debout (le groupe électrogène a été coupé quelques instants après notre arrivée !) et nous a logés à la torche électrique dans la maison du médecin, vide : nous étions six avec le clando et le mécanicien volant ! La maison du médecin était vide, dans l'attente d'un prochain locataire : les médecins ont du mal à se stabiliser au fin fond de cette brousse, même avec l'équivalent de 900 euros par mois, ce qui représente un salaire monumental pour le pays. Heureusement cet hôpital catholique réputé, style Lambaréné du Dr Schweitzer, qui voit arriver des malades de toute la région y compris du Congo et de Centrafrique, a un infirmier-chef, excellent chirurgien, qui compense l'implication moindre des médecins en transit, malgré ses émoluments sans commune mesure avec ses talents...

Le lendemain notre clando, ayant sans doute compris sa douleur, a décrété qu'il rentrait à Yokadouma, ce qui voulait dire qu'il nous laissait en carafe alors que nous comptions sur lui pour rencontrer des communautés baka sur la route menant à Moloundou. La Sœur Geneviève, une fois encore, n'écoulant que son bon cœur, nous a prêté son puissant 4 x 4 en parfait ordre de marche avec son chauffeur, mais seulement pour une partie de la journée. Nous n'en demandions pas plus sachant que, Oscar, le clando à Moloundou de Sœur Thérèse pourrait nous dépanner pour la suite des opérations.

Le 4 x 4 piloté par Oscar appartient au Père Vincent, curé de la paroisse de Moloundou. Le frère de ce dernier, chargé de famille étant décédé récemment, il a récupéré son véhicule et le fait fructifier en véhicule clando, au bénéfice de ses neveux en bas âge. Il m'a donc fallu négocier la location du 4 x 4 + chauffeur pour 3 jours. C'est ainsi que nous avons pu rencontrer la majorité des communautés baka de notre route du poivre, dans de bonnes conditions, Oscar étant un chauffeur attentionné et zélé. Il habite dans la maison des Sœurs, alors que celles-ci l'ont désertée progressivement ces dernières années, pour s'établir à Bertoua et très prochainement à Kaïgama dans la ferme pilote, à 15 km.

Les péripéties de la route et des véhicules empruntés nous feraient presque oublier les objectifs de notre voyage... Chacun aura compris que nous n'étions pas dans des conditions idéales pour pénétrer au cœur de la forêt équatoriale (Moloundou est à 2°N de latitude) et rencontrer aisément nos communautés baka, nomades qui plus est ! Mais Noël et Pierre, de même qu'Oscar savaient exactement où les rencontrer, du moins les communautés les plus accessibles. A chaque fois nous partions à l'aventure, n'ayant aucun moyen de les prévenir de notre visite. Nous tombions toujours sur l'arrière-garde, sur ceux qui n'étaient pas partis à la chasse, à la pêche ou à la cueillette, souvent des femmes et des enfants en bas âge, des vieux et des malades. A chaque fois un excellent accueil : de plus, être Blanc et venir de la part de Sœur Thérèse vous ouvrent toutes les portes (et celles du paradis, qui sait ?), Noël et Pierre se chargeant d'expliquer en long



et en large la raison de notre visite, les possibilités de coopération à venir tout en restant très prudents car nous ne maîtrisons pas grand-chose dans le temps présent et encore moins à venir. Lors des premières visites nous leur avons demandé s'ils cueillaient du poivre et d'autres condiments pour leur usage propre et/ou pour la commercialisation et s'ils en avaient à proximité : quand c'était le cas nous allions sur place pour constater, poser des questions quant à leur utilisation (culinaire, pharmacopée, aphrodisiaque, etc.) et leurs réponses étaient souvent complétées par les interprètes, tout à fait à leur affaire dans cette gymnastique. Des photos prises sur le vif et des échantillons frais complétaient l'étude. Nous goûtions les grains de poivre plus ou moins mûrs et c'est ainsi que dans la même espèce apparemment, d'après l'aspect des lianes, des feuilles, des grappes et des baies, nous avons trouvé des échantillons aux saveurs douces ou bien épicées... Nous avons cherché à connaître les quantités cueillies ou collectées et vendues par an par ces communautés. Des individus en vendent effectivement mais de petites quantités à chaque fois (plus proche du volume d'un bol que d'une cuvette) et il est donc impossible d'en faire le cumul pour la communauté sans étude systématique.

Ces produits divers, séchés, sont en vente sur les marchés locaux, nationaux et régionaux (Nigeria, Guinée équatoriale, Congo, Centrafrique, etc.) car ils sont utilisés aussi bien par les Baka que par les Bantous. Les commerçants sont essentiellement des Bamilékés venant de l'Ouest ou des Haoussas du Nord.

Bien sûr, nous avons profité de ces visites pour mieux comprendre comment fonctionnent ces communautés. Voyant à proximité quelques plantations de cacaoyers en production, j'ai ainsi appris que les Baka les avaient plantées mais qu'ils se déchargeaient de leur gestion sur les Bantous : ceux-ci pour une bouchée de pain (plutôt de manioc) se préoccupaient des traitements phytosanitaires (achat des produits et traitements) puis faisaient travailler les Baka, toujours pour une bouchée de manioc, pour la récolte des cabosses, la fermentation, le séchage et vendaient finalement les fèves pour leurs seuls bénéfices. Il est bien connu que ce peuple très peu scolarisé, vivant en marge de la société classique voisine, est exploitée par cette dernière. Ces Baka cherchent à avoir, sur le champ et en ordre dispersé, quelque argent ou biens en nature (dont l'alcool qui fait des ravages). Le poivre noir ou les autres condiments sont ainsi vendus à vil prix à

n'importe quel commerçant qui passe. Les cueilleurs-collecteurs ne sont bien sûr pas organisés en associations ou groupements de producteurs.

Sœur Thérèse, qui a passé 10 ans à Moloundou, se chargeait de l'achat du poivre frais à ces communautés du voisinage, puis après séchage, le convoyait par les transports en commun jusqu'à Bertoua (4 jours de car aller et retour) pour le vendre à un grossiste bamileké. Avec ces revenus, elle rémunérait les cueilleurs et avait réussi, avec le surplus, à bâtir des écoles primaires de proximité pour ces communautés : rien que ça ! Malheureusement son départ ainsi que celui des autres Sœurs a donné un sérieux coup d'arrêt à cette belle initiative... Depuis plus de deux ans nous cherchons à réactiver le processus avec l'aide d'un grossiste, grand spécialiste en épices basé à Marseille, les vendant via Internet. Entreprise téméraire d'ailleurs dans la mesure où le poivre des Baka en question n'est pas le vrai poivre connu en Occident et les autres condiments ne sont probablement pas (encore) utilisés non plus !

La scolarisation de tous les enfants est le seul moyen de permettre aux Baka d'évoluer comme tout le monde, d'être reconnus à leur juste valeur avec toute la dignité à laquelle ils ont droit. Leur territoire se réduit comme peau de chagrin depuis plusieurs décennies, grignoté inexorablement par les exploitations forestières, tandis que leur liberté d'action est réduite dans les parcs nationaux protégés par le puissant WWF (Boumba-Bek 240.000 ha, Nki 310.000 ha et Lobéké 220.000 ha, dans cette région), d'où leur sédentarisation accélérée, premiers pas contraints vers un mode de vie différent de celui des générations précédentes.



Dans ce coin reculé du Cameroun où Sœur Thérèse a introduit la culture du palmier à huile sélectionné depuis le début des années 2000, j'ai pu me rendre compte que dix ans dans l'histoire des Baka c'est bien peu de chose... Avec acharnement, elle et les autres Sœurs ont créé quelques plantations adossées justement à ces fameuses écoles érigées grâce au commerce du poivre noir des Baka. Elles passaient régulièrement, sonnant le rappel, pour désherber ces plantations encore immatures et pour les inciter, leur cédaient une machette pour quelques heures de travail dans ces palmeraies. Mais maintenant que ces palmiers produisent, les Sœurs sont parties, les machettes ne sont plus distribuées et les palmiers ne sont plus guère

entretenus, ni même... récoltés, ce qui est un comble ! Un chef a eu la naïveté de me demander des machettes... J'ai demandé à Noël et Pierre de lui traduire ceci : « avec les régimes que vous devriez récolter, vous auriez l'huile pour toutes vos familles, et encore suffisamment de fruits ou d'huile à vendre pour acheter les machettes que vous me réclamez ainsi que du savon, du sel de cuisine, etc. Par pitié, prenez-vous un peu en charge, cueillez, récoltez, vendez, c'est simple... ». Mais non, ce n'est pas si simple, la preuve... Les Sœurs sont parties trop tôt sans avoir eu le temps de consolider la suite des opérations !

Un samedi matin je reçois un texto de Sr Thérèse : vous avez rendez-vous chez M. le Maire de Moloundou aujourd'hui à 14h... sans plus de détails ! Comme nous étions en vadrouille avec un programme pour la journée nous n'avons débarqué chez M. le Maire qu'à 17h ce qui n'est pas vraiment un retard au Cameroun et encore moins dans ce coin reculé. Il voulait qu'on aille voir le lac Mokounounou envahi par les jacinthes d'eau : à moi de trouver une solution pour l'en débarrasser ! Avant de partir Sr Thérèse m'avait recommandé d'aller visiter à tout prix ce lac, « unique au monde ! » m'avait-elle



déclaré. Rendez-vous était alors pris pour aller sur place le lendemain dimanche à 14h. Toute l'équipe pilotée par Oscar est arrivée à l'heure dite mais M. le Maire était à table, ayant totalement oublié l'heure du rendez-vous convenu. Mais à table était aussi le maire de la commune jouxtant le lac Mokounounou. Je ne voulais pas y aller avec le véhicule d'Oscar, puisque cette sortie était faite à la demande de M. le Maire. Mais sa femme, étant partie avec son 4 x 4, il a bien fallu demander à Oscar qu'il nous embarque... Les deux maires ont longuement parlé entre eux dans une langue que je ne comprenais pas ; mais ce qu'ils n'imaginaient pas c'est que Noël et Pierre, eux, étaient bien au fait de la conversation : ils parlaient des prochaines élections (en 2011) et la remise en état de ce lac pour les pêcheurs du voisinage, serait une aubaine politique ! J'étais donc un des maillons potentiels leur permettant une réélection dans un fauteuil... A la fin des années 90, il y avait eu un projet de nettoyage de ce lac avec des fonds de l'Union Européenne. La première tranche ayant été débloquée et consommée sans que rien ne soit visible à la surface du lac, Sœur Thérèse, fraîchement arrivée à Moloundou, avait été appelée à la rescousse pour superviser ce projet, alors que M. le Maire n'avait pas levé le petit doigt. C'est pourquoi Sœur Thérèse est si

attachée à ce lac qui avait été en partie nettoyé sous son règne, pour le bonheur des pêcheurs. Mais sans un désherbage régulier, la jacinthe reforme très rapidement un matelas épais (jusqu'à 50 kg/m² de matière fraîche), obstruant complètement le passage des rayons solaires et anéantissant ainsi tout développement des poissons, entre autres.

Il nous fallait maintenant faire le trajet inverse de la route du poivre tout en nous arrêtant pour rencontrer encore quelques communautés baka. Le départ de Moloundou pour Yokadouma m'a laissé un goût un peu amer... D'abord la gare routière d'Alliance Voyages à Moloundou à 6h du matin : en tout deux cars Renault, l'un en panne et l'autre, le nôtre, fumant de cette fumée bleue suffocante retrouvée dans toutes ces gares routières de l'Est : on fait chauffer ces moteurs pendant une ½ heure, sans vergogne et tant pis pour les clients et leurs bronches. Et pas une petite marchande de beignets, de bananes douces, de bouteilles d'eau comme dans toutes les autres gares : quel trou !

Lors de l'installation des passagers dans le car, je me retrouve dans la cabine comme prévu et juste au moment de partir, monte un grand type en uniforme. Etant placé contre la portière, je replie mes jambes pour le laisser s'installer entre le chauffeur et moi. Je ne m'imaginais pas alors qu'une quasi-émeute allait éclater dans ce petit monde de 25 à 30 personnes... Me rendant compte brutalement que quelque chose se passait, que je n'avais pas pressentie, liée à l'arrivée de ce dernier passager mais aussi à ma présence je me suis glissé, sans mot dire, à la place du milieu, laissant le type en uniforme près de la fenêtre. Les investives fusaient dans tous les sens à l'arrière, du genre « mais c'est le représentant de l'Etat », d'autres n'étaient pas d'accord (sans doute mes trois larrons !) tandis que le chauffeur, le type en uniforme et moi-même ne pipions pas... Ce cirque a duré dix bonnes minutes, toujours dans un silence de mort à l'avant ! Et puis, lors d'un arrêt pour faire monter un passager supplémentaire, mon voisin de droite s'est déridé et m'a adressé la parole me demandant de quel pays je venais ? Nous avons alors entamé une conversation sérieuse et détendue. Lui était gendarme et regagnait son poste un peu plus loin. Il m'a expliqué que celui qui avait déclenché ce vacarme n'était autre que son adjoint mais qu'il était profondément désolé de cette altercation raciste, sans fondement. Bref l'incident était clos. Mais j'ai alors noté, à jamais, que dans ces cars Renault d'une autre époque il y a trois classes : la classe « tourisme » à l'arrière, la classe « affaire » au milieu de la cabine (1 à 3 places selon la cohue) et la « 1^{ère} classe » près de la fenêtre que l'on ne peut plus fermer depuis des années (gare à la pluie !)...

Encore un voyage inoubliable, celui de Yokadouma à Ndélé, où comment réussir à faire un total de 90 km en car et moto en près de 9 heures ? Départ classique en 1^{ère} classe dans un véhicule brinquebalant comme à l'accoutumée. Après 2 heures de voyage, premier arrêt en rase campagne : l'arpète-mécanicien démonte la roue arrière droite, ainsi que le moyeu et remonte le tout. Nous repartons après cette heure de détente. Une ½ heure plus tard, grand bruit et arrêt brutal (nous ne roulions pas vite) : pas besoin de démonter la même roue, elle est déjà partie et le car repose de ce côté-là

sur l'essieu. Tout le monde descend et commence à s'égayé dans la nature, à la recherche d'ombre, d'un point d'eau, de nourriture, etc. Mais la chèvre sur le toit (non ce n'est pas le Bœuf sur le toit !) à l'avant, la tête dans la roue de secours et 4 chevreaux dans un panier appartenant à un autre propriétaire vont rester là-haut, au soleil, un bon moment, les pauvres ! Heureusement juste quelques secondes avant l'incident de parcours, nous avons croisé un car d'Alliance en route vers Yokadouma, qui s'était arrêté et qui était donc porteur de la nouvelle pour la compagnie.



Avec mes trois larrons, nous avons remonté la route vers Ndélélé sur 500 mètres pour retrouver notre chauffeur installé dans un fauteuil avec d'autres naufragés de la route, dans un petit campement. Le chauffeur nous apprend alors qu'il y a le réseau pour le téléphone sur le promontoire à 200 m, qu'il a pu contacter Ndélélé, qu'il y a un véhicule disponible qui va venir nous chercher. 1 heure, 2 heures passent, pas de véhicule de secours à l'horizon ! Comme à Ndélélé, à 25 km de là, Elodie a son frère qui nous attend, impliqué lui aussi dans l'affaire du poivre, nous réussissons à le joindre par téléphone. Il doit se débrouiller pour venir nous exfiltrer d'urgence, tous les quatre avec deux motos. Il arrivera 1h plus tard, juste en même temps qu'un car de voyageurs venant de Yokadouma, apportant un nouveau pont arrière pour le 1000 kg. Nous avons laissé le chauffeur, son arpète-mécanicien et tous nos compagnons d'infortune, et enfourchant nos motos (3 personnes par moto + les bagages), nous avons profité des joies de la tôle ondulée à moto, de la poussière des camions, etc. mais nous sommes arrivés bien vivants et pas trop courbatus...

Ces moments de pannes permettent de faire connaissance et d'en apprendre beaucoup sur le petit monde qui voyage, quelle que soit sa « classe ». Par exemple, Elodie qui comprenait bien sûr la langue locale m'a appris, après le stop dans le petit campement, qu'une femme du car avait demandé à la femme du campement si elle avait une poire à lavement pour se faire une purge de ... tabac ! Elle était en manque la pauvre, le voyage s'éternisant.

Cette route du poivre a été aussi, pour moi, l'occasion de rencontrer de nombreuses religieuses d'un nombre non moins important de congrégations. Elles sont par groupe de 2, 3, 4, guère plus. Il y a des Françaises (Bretonnes surtout), des Polonaises, des Italiennes, des

Congolaises, des Camerounaises, des Malgaches et même une Sœur japonaise d'une soixantaine d'années, très connue et très appréciée dans la région, comme Sœur Thérèse. Les unes sont infirmières, les autres dans l'enseignement, etc. Lors de notre passage la congrégation des « Filles de Sainte Marie de la Présentation » (maison mère à Broons, Côtes d'Armor), qui nous a accueillis à Yokadouma et à Salapoumbé, avait une grande fête en perspective : six Sœurs (du Cameroun et des pays voisins) prononçaient leurs vœux perpétuels à Batouri le samedi 27 novembre, soit une semaine avant ma petite cousine Sœur Anne-Flore Chocarne à Notre Dame de l'Assomption à Bordeaux. J'étais assez heureux et fier de cette coïncidence qui me permettait de partager cette joie intercontinentale avec d'autres...

Mon retour sur Yaoundé en compagnie de Sœur Thérèse qui partait pour Douala pour le dédouanement de son conteneur normand, a pu se faire de façon moins pittoresque mais plus efficace, dans le 4 x 4 de Mgr Krynski, évêque polonais chargé de la partie enseignement dans l'archidiocèse de Bertoua.

Le dernier volet de la mission « poivre » consistait à la détermination botanique précise des espèces rencontrées durant ce voyage, correspondant au poivre et aux divers condiments répertoriés. Je connaissais l'existence de l'Herbier national du Cameroun à Yaoundé mais n'avais jamais eu l'occasion de m'y rendre. Je m'y suis fait introduire par une ingénieure agronome du Ministère de l'Agriculture, dans les petits papiers de Sœur Thérèse, et grâce au chauffeur du Directeur Régional du CIRAD, j'ai pu me rendre facilement à ce rendez-vous dans une banlieue improbable de la capitale... Là le Directeur, très aimable, m'a tout de suite mis entre les mains de son « Vieux », un ancien de la boîte âgé de 79 ans seulement, qui se sent chez lui, là... Il connaît tout par cœur, le tiroir où il va trouver la feuille d'herbier recherchée : magique ! En une demi-heure ma dizaine de plantes et arbres était déterminée. Cet Herbier a eu son heure de gloire pendant la première moitié du 20^{ème} siècle et vit depuis l'Indépendance en 1960, sur la vitesse acquise et grâce au « Vieux » !

Bertrand Tailliez
Boulogne-Billancourt le 7 janvier 2011